

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Vivre de sa plume au Québec

### Interview avec Yves Beauchemin romancier

Lettres québécoises

Number 44, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lettres québécoises (1986). Vivre de sa plume au Québec : interview avec Yves Beauchemin romancier. *Lettres québécoises*, (44), 13–14.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Vivre de sa plume au Québec

Interview de *Lettres québécoises*

avec Yves Beauchemin

romancier

**L. Q. — Que faisiez-vous avant d'écrire des romans?**

Y. B. — Je me suis d'abord fait la main en écrivant une cinquantaine de nouvelles entre 1957 et 1970. En fait, mon intérêt pour l'écriture s'est éveillé vers l'âge de quinze ans (j'étudiais alors au collège de Joliette) pour augmenter peu à peu jusqu'à me pousser à la rédaction d'un premier roman (inachevé) vers 1960, puis d'un second en 1970, qui est devenu *l'Enfirouapé*, publié en 1974.

**L. Q. — Est-ce que ce premier roman a assez bien marché pour vous faire croire qu'un jour vous pourriez vivre de votre plume?**

Y. B. — Oh non! malgré un succès prometteur (4 ou 5 mille exemplaires vendus la première année, le prix France-Québec en 1975, de bonnes critiques un peu partout), jamais je n'aurais cru que cela pouvait un jour se produire.

**L. Q. — Tout le monde, ou à peu près, sait que vous êtes l'auteur du *Matou*, un roman qui a fait beaucoup de chemin depuis 1981: publication en France après la sortie au Québec, traductions, adaptation cinématographique, etc. Vous êtes donc maintenant un écrivain à temps complet?**

Y. B. — Mon statut d'écrivain à temps complet date de 1983. Va-t-il durer? Tout dépend de l'accueil qu'on réservera à mon prochain roman, qui doit paraître dans un an. Normalement, un écrivain, pour assurer sa subsistance, doit tabler sur le bassin de population du pays dont il est issu. La coédition extérieure et les traductions ne viennent le plus souvent que compléter et raffermir son succès local. Un écrivain américain peut compter sur un bassin de population de 240 millions de personnes; avec un seul succès,



Photo: Athé

s'il n'est pas héroïnomane ou amateur de roulette, il peut gagner son indépendance financière définitive. Au Québec, ce bassin de population est de 5 millions et demi (moins de 2% de l'Amérique du Nord!) — et il a à peu près cessé d'augmenter. L'accueil qu'on a fait à mon livre ici était inespéré. Mais ce sont les ventes en France qui m'ont permis, avec les traductions qu'elles ont entraînées et le projet de film qui en est issu, de prendre quelques années de congé sans solde pour écrire un troisième roman.

**L. Q. — Comment se sent-on quand on peut dire comme vous: profession, écrivain?**

Y. B. — Privilégié. Et reconnaissant. Conscient aussi que tout cela est peut-être éphémère.

**L. Q. — Est-ce qu'une population comme la nôtre pourrait faire vivre beaucoup d'écrivains? Qu'est-ce qu'on peut faire pour améliorer le sort de nos écrivains?**

Y. B. — Évidemment, dans un pays aussi petit que le Québec, les possibilités d'une carrière professionnelle à temps complet pour les écrivains sont restreintes à cause du niveau de ventes limité que génère le marché national. Mais ce n'est pas un problème typiquement québécois: la Suisse, les pays scandinaves et — encore davantage — les pays africains font face aux mêmes difficultés. Il n'y a pas trente-six façons de les résoudre: développer le marché national, conquérir les marchés étrangers, augmenter la qualité et la pertinence des livres publiés. Voilà les solutions — et tout le monde les connaît depuis longtemps. L'aide fournie par l'État jusqu'ici est loin d'être négligeable; on pourrait l'augmenter, bien sûr, raffiner les stratégies pour éviter, par exemple, que les subventions aux éditeurs, en diminuant leurs risques financiers, ne les portent, comme il arrive parfois, à publier un peu n'importe quoi, y compris la médiocrité, ce qui est l'erreur des erreurs: un restaura-

rateur ne prend pas les clients deux fois avec de la viande avariée!

Combien d'écrivains une population de cinq millions et demi d'habitants peut-elle faire vivre? Une partie de la réponse appartient aux écrivains eux-mêmes et à leurs éditeurs, qui doivent se gagner un public... et le conserver. Vous savez, on ne lit que par intérêt ou par plaisir, rarement par devoir. Et puis, comme, de toutes façons, notre marché local sera toujours petit, l'émergence du plus grand nombre possible d'écrivains québécois à l'étranger est cruciale pour notre littérature.

On est d'ailleurs souvent porté à oublier que l'affirmation de notre littérature sur la scène internationale comporte un aspect politique. Le fait que le Québec n'ait pas encore conquis son statut normal de pays indépendant nuit énormément à la diffusion de sa littérature à l'étranger, car cette dernière, pour s'affirmer, ne peut pas compter sur une image nationale claire et précise, bien identifiée par les lecteurs potentiels de tous les pays. Comment promouvoir la littérature d'un pays dont la plupart ignorent jusqu'ici l'existence? Comment un marchand de souliers peut-il vendre sa marchandise s'il n'a pas d'enseigne et que tout le monde ignore son adresse?

Le fait que la question nationale soit devenue «démodée» depuis le Référendum ne change rien à l'affaire. Les gens seront toujours davantage portés à s'acheter des magnétoscopes japonais ou américains plutôt que syldaviens, n'est-ce pas? D'ailleurs, soit dit en passant, il n'y a qu'au Québec que cette question soit passée de mode. Nos amis les Américains — ces faiseurs de modes pour le monde entier — n'ont jamais été aussi patriotiques et fêtent dans la jubilation le bicentenaire de leur indépendance, le centenaire de *Miss Liberty*, etc. (il faut absolument lire à ce sujet l'article de Jacques Godbout dans *l'Actualité* du mois d'octobre).

L'image du Québec demeure pour beaucoup — et dans ce beaucoup entrent, hélas, bien des Québécois — floue, imprécise, provinciale et marginale. Notre fleurdelisé qui devrait flotter devant toutes les nations du monde se dessine sur le ciel comme en pointillé; c'est une vapeur de drapeau à demi dissoute dans le vent, une vague promesse d'affirmation

qui se tient au bord de l'inexistence. Miron a très bien parlé de tout cela.

Un pays produit des livres, des machines aratoires, des logiciels, des sonates pour piano, des ballerines, des comédiens, des médicaments et des circuits touristiques. Pour s'affirmer à l'étranger, tout ce beau monde de créateurs a besoin du soutien de l'État et des citoyens. Laissés à eux-mêmes, les créateurs ont peu de chances d'aller bien loin.

L'image canadienne et le «multiculturalisme» (cette antichambre de l'anglicisation) qu'on s'est remis à nous imposer comme étiquette nationale, c'est le 78 tours qui cherche à remplacer le disque compact! Cette image constitue en quelque sorte de la fausse représentation, car le Canada sera toujours et de plus en plus un pays essentiellement anglophone à culture anglo-saxonne. Rien de mal là-dedans, d'ailleurs. Les Canadiens, comme tous les peuples de la terre, ont droit à un pays. Sauf que les Canadiens, ce n'est pas nous! Leur amour, leur complicité et leur intime compréhension, ils en feront toujours davantage profiter les écrivains qui les expriment et les reflètent: leurs écrivains. Quant aux «autres», ils viendront après. N'est-ce pas ainsi que cela s'est toujours passé? On appelle ça la force des choses.

Le fait que le Québec soit un «petit pays» ne doit pas nous servir d'excuse. La Suède, la Finlande, le Danemark, la Suisse sont des petits pays — plus petits que le Québec à bien des points de vue. Mais tout le monde les connaît parce qu'ils ont décidé un jour de se faire connaître... en prenant leur place dans le monde. Si la Finlande n'était restée jusqu'ici qu'une province en train de se dissoudre doucement (à la québécoise?) dans l'empire soviétique, il y a fort à parier que le nom d'un musicien comme Sibelius ne nous dirait pas grand-chose. Aurait-il bénéficié du soutien financier de l'État pour composer ses symphonies? Est-ce que le ministère des Affaires étrangères de l'URSS et ses ambassades l'auraient «poussé» autant qu'un compositeur soviétique? J'essaye de le croire, mais il faudrait sans doute que je subisse un entraînement spécial pour y arriver... Connaissez-vous Édouard Tubin? C'est un compositeur estonien (1905-1982) extrêmement intéressant dont j'ai entendu par hasard il y a quelques semaines un très beau concerto

pour violon et une suite de danses orchestrales. Tubin a composé 10 symphonies, 2 opéras, des concertos, etc. Il est certainement plus important que bien des compositeurs qui ont dix fois sa notoriété. Comment se fait-il que nous le connaissions si peu? Peut-être parce que l'Estonie, qui a subi au cours des siècles toutes sortes de dominations étrangères, entrecoupées de brèves périodes d'indépendance, n'a toujours pas d'existence politique au moment où l'on se parle. Depuis 1944, elle fait partie des «républiques» de l'URSS, de même que le Québec est une des «nations fondatrices» du Canada...

**L. Q. — Vous devez avoir d'autres occupations en dehors de l'écriture? Y sont-elles reliées d'une façon ou d'une autre?**

Y. B. — Comme vous pouvez le constater, je suis un passionné de politique. Je suis également grand amateur de musique classique. J'adore la bonne cuisine. J'aime voyager. Je m'intéresse aux questions linguistiques, à l'écologie, au patrimoine. En somme, mon «profil culturel» ressemble à celui de bien des gens de ma génération et de mon milieu. Ces sources d'intérêt et de préoccupation se reflètent tout naturellement dans les livres que j'écris. Mais plutôt que de constituer leur sujet même (ce qui donnerait des essais, des textes engagés, etc.), elles nourrissent en quelque sorte mon imagination de romancier.

**L. Q. — *Le Matou* vient de paraître en anglais chez McClelland & Stewart. Quand votre prochain roman verra-t-il le jour?**

Y. B. — Dans un an. J'y travaille depuis trois ans et demi. Avec beaucoup de plaisir... et de sueurs! Écrire ne m'a jamais été facile (c'est le cas de la plupart des écrivains, je suppose). Et puis, avouons-le, je m'éparpille un peu trop parfois: il y a tant de choses intéressantes dans la vie! Mais j'ai la chance fabuleuse, lorsque je m'assois devant mon clavier d'ordinateur, de tout oublier... sauf mon histoire. □